

l'Obi, 10,000 hab., résidence de la chancellerie supérieure des mines de l'Altaï, école des mines, observatoire, musée d'antiquités mongoles, fonderie impériale d'or et d'argent. En 1730, Nikito-Demidoff, par l'établissement d'une usine importante, fut le fondateur de cette ville.

BARNAQUE s. f. (bar-na-ke). Ornith. V. BERNACHE.

BARNARD ou **BERNARD** (Jean), lord-maire de Londres, né de parents quakers, en 1685, à Reading, dans le Berkshire, mort à Clapham en 1764. D'abord marchand de vins comme son père, Barnard, après avoir quitté la secte des quakers, fut appelé, en 1722, à représenter la Cité de Londres au parlement. D'abord shérif de la ville de Londres et du comté de Middlesex, il fut enfin promu à la dignité de lord-maire, et s'attira à tel point l'estime de ses administrés, qu'on lui décerna le titre de *Père de la Cité*.

BARNARD (Edward), amiral anglais, né en 1781, mort à Richmond en 1863. Lieutenant en 1803, il servit sur l'*Achille* au blocus de Cadix, et assista à la bataille de Trafalgar, au bombardement de Fleissingue (1809), et à la défense côtière de Cadix (1810). De février 1811 à avril 1812, il passa sur le *San-Josef*, vaisseau amiral de sir C. Cotton dans la Méditerranée, et prit part aux combats qui eurent lieu avec la flotte française, le 5 novembre 1813 et le 13 février 1814. Capitaine à son retour en Angleterre, il reçut le commandement du *Bacchus* dans la station de l'Inde orientale (1816), puis celui du *Conway*. De 1817 à 1820, il eut mission de protéger le commerce et d'empêcher la traite des esclaves, soit à l'île de France, soit dans le golfe Persique. De 1833 à 1846, époque de sa mise à la retraite, il servit sur l'*Hercule* et le *Cambridge*, dans les eaux des Indes occidentales, à Lisbonne et sur les côtes de Syrie et d'Égypte. Promu au rang de contre-amiral, du cadre de réserve (1851), il passa vice-amiral en 1857, et amiral en 1862.

BARNARD (Henry), publiciste américain, né en 1811, dans le Connecticut. Il est connu par ses courageux efforts et ses nombreux écrits en faveur de l'enseignement populaire. Ses principales publications sont : *L'Architecture des écoles*; *Écoles normales aux États-Unis*; *Écoles normales en Europe*; *Rapports sur les Écoles primaires du Connecticut*; *Éducation et emploi des enfants dans les fabriques*. On le considère aux États-Unis comme le réformateur des écoles, et, dans la patrie de Franklin, ce titre est plus glorieux que celui de conquérant.

BARNARD-CASTLE ou **BERNARD-CASTLE**, ville d'Angleterre, comté et à 35 kil. S.-O. de Durham, sur la Tees. 4,435 hab. Ancien château construit par Barnard, aïeul de J. Balfour; fabriques de tapis et de camelots; pain d'épice très-renommé, grains, grand marché de bêtes à cornes et à laine, et de chevaux.

BARNARDIE s. f. (bar-nar-di). Bot. Genre de plantes monocotylédones, de la famille des lilacées, formé aux dépens des ornithogales, et dont l'espèce unique croît au Japon.

BARNASSOTTE s. f. V. BARNISSOTTE.

BARNAUD (Nicolas), alchimiste et théologien protestant du xvi^e siècle, originaire de Crest, en Dauphiné, chercha longtemps la pierre philosophale. On lui attribue assez généralement le *Miroir des Français* (sous le pseudonyme de *Nic. de Montaud*, 1582), ouvrage curieux pour le règne de Henri III, où se trouvent indiqués, pour la réforme du royaume, diverses mesures appliquées deux siècles plus tard : la vente des biens du clergé, le mariage des prêtres, la fonte des cloches, le maximum, l'institution d'une milice nationale, etc. On lui attribue encore un livre publié un an avant celui-ci et conçu dans le même esprit : *Le Cabinet du roi de France dans lequel il y a trois perles précieuses* (les trois ordres), par le moyen desquelles le roi s'en va devenir le premier monarque du monde (1581, réimprimé à Londres en 1624).

BARNAVE (Antoine-Pierre-Joseph-Marie), un des plus brillants orateurs de l'Assemblée constituante, né à Grenoble en 1761, suivit d'abord la carrière du barreau et fut élu, par le Dauphiné, député du tiers état aux états généraux de 1789. Son éloquence attira bientôt sur lui l'attention de l'Assemblée, et les principes qu'il défendit lui concilièrent la faveur populaire. Enthousiaste des idées nouvelles, il fut un de ceux qui précipitèrent la marche de la Révolution, tout en croyant, d'ailleurs, ne travailler qu'à une imitation de la constitution anglaise. Il vota pour toutes les grandes mesures qui inaugurèrent la nouvelle société française; il en proposa lui-même quelques-unes; il les appuya toutes de sa parole éloquente et mesurée, et devint ainsi l'auxiliaire et presque le rival de Mirabeau, qui disait de lui : « C'est un jeune arbre qui sera un jour un mât de vaisseau. » Son influence sur l'Assemblée et sur l'opinion était presque égale à celle du grand tribun. Il la compromit cependant par une exclamation imprudente, à l'occasion du massacre de Foulon. Irrité de voir les royalistes affecter de confondre dans la même réprobation ce déplorable entraînement de la colère du peuple avec les principes mêmes de la Révolution, il s'écria, au milieu des orages de la discussion : « Le sang qui coule est-il donc si pur ? » paroles que son cœur ne lui avait pas dictées, et

qu'il faut attribuer aux entraînements de la polémique. Elles lui furent, au reste, cruellement reprochées pendant tout le cours de sa carrière, et, le jour même qu'il marcha à l'échafaud, il se trouva sur sa route deux hommes apostés pour lui répéter cruellement ces paroles : « Barnave, le sang qui coule est-il donc si pur ? » En août 1790, Barnave eut un duel avec Cazalès, un des principaux orateurs de la droite. On se battit au pistolet, à treize pas. Barnave manqua son adversaire, et l'arme de celui-ci fit deux fois long feu. « Que je vous fais d'excuses ! dit Cazalès. — Ne suis-je pas là pour attendre ? » répondit Barnave. Néanmoins, pendant qu'on rechargeait les armes, la conversation continuait : « Je serais désolé de vous tuer, reprenait Cazalès; mais vous nous gênez trop. Mon désir serait de vous éloigner pour quelque temps de la tribune. — Je suis plus généreux, répliqua Barnave; mon vœu est de vous toucher à peine, car vous êtes le seul orateur de votre côté, tandis que, du mien, on ne s'aperçoit seulement pas de mon absence. » Quelques secondes après, Cazalès tombait, assez grièvement blessé. Après l'arrestation de Louis XVI à Varennes, Barnave fut un des trois commissaires chargés de ramener à Paris la famille royale. Dans ce jeune homme au cœur loyal, aux instincts chevaleresques, il se fit alors une réaction, produite par la vue de cette infortune, et qui se traduisit, pendant tout le voyage, par les regards les plus respectueux. On avait pu remarquer (notamment dans les dernières discussions sur les affaires coloniales, où il se montra peu favorable aux gens de couleur) quelques déviations à ses principes. Mais après la fuite de Varennes, séduit par les avances de la cour et les entretiens de la reine, il déserta brusquement la cause populaire, ou du moins celle du royalisme constitutionnel, dont il était un des chefs, et s'enfonça dans les voies d'une réaction insensée. Lui qui n'avait pas craint de lutter contre le Mirabeau des derniers temps, il entreprit comme lui, mais sans doute avec un zèle plus désintéressé, de faire rétrograder la Révolution et de reconquérir à la royauté le terrain qu'il avait lui-même tant contribué à lui faire perdre. Mais, malgré son éloquence et ses talents, ses efforts échouèrent dans cette tentative, et il perdit sa popularité, sans parvenir à faire adopter ses plans et ses illusions par la cour, livrée au parti de l'émigration. Pénètre de tristesse, il se retira, après la session, dans une campagne près de Grenoble, où il vécut dans une studieuse obscurité jusqu'à l'époque où la découverte de l'armoire de fer des Tuileries vint dévoiler les relations intimes et secrètes qu'il avait entretenues avec la cour. Arrêté, le 19 août 1792, en vertu d'un décret de l'Assemblée, il resta quinze mois prisonnier, fut conduit ensuite à Paris, condamné à mort par le tribunal révolutionnaire et exécuté le 29 octobre 1793. Arrivé sur l'échafaud, on dit qu'il s'écria, en frappant du pied la planche fatale : « Voilà donc le prix de ce que j'ai fait pour la liberté ! » Il n'avait que trente-deux ans. On a publié ses *Œuvres* en 1843. Elles se composent de méditations et d'ébauches sur des matières de politique et de philosophie.

Barnave était un orateur de premier ordre; mais l'habitude de la méditation lui donnait quelque chose de froid et de réservé. Il persuadait l'esprit plus qu'il n'entraînait le cœur. Mirabeau a caractérisé ainsi son éloquence : « Je n'ai jamais entendu parler si bien, si clairement; mais il n'y a pas de Dieu en lui. »

Sa statue en marbre avait été placée, par ordre du gouvernement consulaire, dans le grand escalier du palais du Luxembourg; enlevée en 1814 et déposée dans l'Orangerie, les Prussiens la brisèrent en 1815. Son buste décore le musée de Grenoble. M. J. Janin a publié un livre intitulé *Barnave*, où se trouve, sinon la fidélité scrupuleuse de l'histoire, au moins des pages brillantes, et l'intérêt dramatique qui distingue les œuvres du charmant écrivain.

Barnave, roman de M. Jules Janin. « Le premier qui a jeté des paroles d'opposition après Juillet, et qui les a signées, c'est moi, » a dit M. J. Janin. Or, ces paroles d'opposition, signées de leur auteur, c'est le roman même de *Barnave*, un des péchés de jeunesse du célèbre critique, et qui, à ce titre, ne doit pas lui être imputé à crime. Ce roman est une sorte d'imbroglio dont la Révolution française est le fond; c'est une suite d'épisodes et de contrastes, au milieu desquels est étalée la honte de Philippe-Egalité, avec une satire violente contre la famille d'Orléans, pour introduction. Un des chapitres les plus remarquables de l'ouvrage, qui eut, dit-on, plusieurs collaborateurs, celui qui a pour titre les *Filles de Séjan*, est cité partout comme l'œuvre de M. Félix Pyat, qui avait alors avec M. J. Janin des relations amicales, bientôt rompues par des dissidences de toute nature.

Lorsque *Barnave* parut, en 1831, chacun se demanda : Que veut dire, que signifie *Barnave*? Et c'est une question à laquelle il n'était pas facile de répondre. « On trouve dans cet ouvrage, dit M. Nettement (*Histoire de la littérature française sous le gouvernement de Juillet*), des aspirations poétiques, des chapitres entiers écrits de verve; mais où est le livre? où est *Barnave*? Un ouvrage où l'on rencontre le supplice épouvantable des filles de Séjan à côté de la première représentation

du *Mariage de Figaro*, où le lecteur passe de Mirabeau agonisant dans l'éclat de son génie au crétin cherchant à compléter sa sensation sur son fumier; un tel ouvrage, souvent éloquent, mais toujours fantasque, comme une de ces matinées d'avril entrecoupées de pluie et de soleil, n'est, à vrai dire, qu'un feuillet de quatre volumes, écrit sur ce formidable drame qu'on appelle la Révolution française. Tant que le dénouement n'arrive pas, on demande pourquoi le dénouement tarde tant à venir; lorsqu'enfin il se montre, on se demande pourquoi il est venu. Le roi si saint et si pur, la reine si majestueuse et si belle, Mirabeau si puissant, Barnave avec ses aspirations plus hautes que son génie, et puis toutes ces gracieuses femmes, jetées, comme des guirlandes de fleurs, sur ce rideau qui allait se lever pour laisser voir un drame de sang; les plaisirs et les affaires, les passions et les idées, les crimes et les fêtes, tout se confond dans ce cauchemar plein d'imagination d'un homme de talent qui a rêvé de la Révolution française et qui a écrit son rêve avec ses incohérences et ses vagues et tumultueuses beautés, dès qu'un rayon de lumière, passant à travers sa fenêtre à demi close, est venu lui toucher les yeux. » Il y a quelques années, en 1860, une réédition de *Barnave* parut à la librairie Michel Lévy, et voici en quels termes l'auteur lui-même jugeait son œuvre, dans une nouvelle préface : « Ce *Barnave*, dit-il, a la fièvre; il a le délire; il passe, et coup sur coup, de l'exaltation sans cause au découragement sans motif; c'est un accès de tétanos, un véritable *delirium tremens*. Roman du vide et du néant! marionnettes et polichinelles de l'histoire! » Que pourrions-nous ajouter à cette implacable critique de l'auteur tournée contre lui-même, ou plutôt contre le J. Janin d'il y a trente ans? Mais, dira-t-on, pourquoi avoir tiré de l'oubli cet enfant si cruellement désavoué aujourd'hui? L'auteur prétend qu'il a voulu témoigner ainsi de son châtiement et de son repentir. En vérité, c'est par trop d'humilité, et nous aimons mieux croire qu'après avoir admiré la verve incontestable et l'éloquence de certaines pages véritablement luxuriantes d'imagination et de style, le sévère critique s'est pardonné les autres, et, dans un accès de tendresse paternelle bien excusable, n'a pu résister au désir de rappeler au public oublieux qu'il en était le père.

BARNE s. f. (bar-nè). Partie d'une saline où l'on fait le sel.

BARNE, ville de la Mœsie inférieure;auj., Varna.

BARNER (Jacques), médecin et chimiste allemand, né à Elbing en 1641, mort en 1686. Il professa la chimie à Padoue, puis la philosophie et la médecine à Leipzig. Il a fait un grand nombre d'ouvrages, ou plutôt de compilations, qui donnent une idée assez fidèle de ce qu'était alors la médecine et surtout la chimie, tout occupée de la recherche chimérique de la pierre philosophale. On y rencontre cependant quelques faits intéressants.

BARNES ou **BERNERS** (Juliana), fille de sir James Berners, décapité sous Richard II, née à Roding à la fin du xiv^e siècle, devint prieure d'une communauté religieuse à Sopewell, et mourut après 1640. A l'esprit et à la beauté, elle joignait une passion pour les exercices du corps assez singulière chez une femme et une religieuse. Elle a composé quelques ouvrages en prose et en vers sur la chasse, la fauconnerie, le blason, etc.

BARNES (Robert), théologien anglais, mort en 1540. Forcé de fuir en Allemagne, pour quelques mots prononcés contre le cardinal Wolsey dans un sermon, il embrassa le protestantisme, revint en Angleterre et fut nommé chapelain de Henri VIII, qui finit par le faire brûler comme hérétique; car on sait que ce maniaque sanguinaire, dans ses réformes religieuses, frappait de la même proscription les luthériens et les catholiques romains. On a, du malheureux Barnes, plusieurs ouvrages, entre autres une *Vie des papes jusqu'à Alexandre III*.

BARNES (Barnabé), poète anglais, né vers 1569. Il suivit la carrière des armes, et ses ennemis prétendirent qu'il avait fui pendant une action. On l'a aussi accusé de vol. Mais il est vraisemblable que ces assertions sont des calomnies de la haine. Comme poète, il avait de l'élégance et de la pureté, mais peu d'invention. On a de lui : *Divine century of spiritual sonnets* (1595); la *Charte du diable*, drame dont le sujet est emprunté à la vie du pape Alexandre VI; des traductions en vers, etc.

BARNES ou **BARNIS** (Jean), théologien anglais, vivait dans le xvi^e siècle. Il alla achever ses études à Salamanque, embrassa le catholicisme, entra dans l'ordre de Saint-Benoît, et revint en Angleterre en qualité de missionnaire. Déporté en Normandie, il professa la théologie en Lorraine et à Douai, revint encore une fois en Angleterre, se fixa à Oxford et s'engagea dans des querelles contre les *équivoques*, contre certaines prétentions ultramontaines, etc. Sa raison finit par se troubler; il erra en diverses contrées de l'Europe et finit par être enfermé dans les prisons de l'inquisition, où il demeura, dit-on, trente ans. L'ouvrage qui lui fit le plus d'ennemis a pour titre : *Catholico-romanus pacificus* (Oxford, 1680).

BARNES (Josué), professeur de grec à Cam-

bridge, né à Londres en 1654, mort en 1712, donna une édition grecque et latine d'Homère. Il avait une connaissance parfaite de la langue grecque, mais il manquait de goût et il ne put faire passer dans sa traduction les beautés de l'original, ce qui fit dire au spirituel Bentley : « Il sait le grec aussi bien qu'un savetier d'Athènes. » De son côté, il répondait à ses détracteurs : « Petits grimauds, j'ai oublié plus de grec que vous n'en saurez jamais. » Outre ses éditions et ses traductions, on a de lui des poésies anglaises; une *Histoire d'Edouard III, roi d'Angleterre*, où il imite assez malheureusement les anciens, en prêtant à ses héros d'ennuyeuses et interminables harangues, et où il fait remonter jusqu'aux Phéniciens l'origine de l'ordre de la Jarretière.

BARNES (Albert), théologien américain, né à Rome (Etat de New-York) en 1798. Pasteur d'une église presbytérienne de Philadelphie, il a refusé plusieurs fois, par scrupule de conscience, d'accepter le titre de docteur en théologie. Il a commenté plusieurs livres de l'Ancien Testament et surtout les Évangiles. Ce dernier commentaire, qui est très-répandu aux États-Unis et en Angleterre, a été traduit partiellement en français par le pasteur Napoléon Roussel, sous le titre de : *Notes explicatives et pratiques sur les Évangiles* (1855 et 1858, 2 vol.).

BARNET s. m. (bar-nè). Moll. Coquille du Sénégal, regardée par Adanson comme un buccin, et qui paraît appartenir plutôt au genre colombelle.

BARNET, ville d'Angleterre, comté de Hertford, à 17 kil. N.-O. de Londres; 2,400 hab. Dans les environs, obélisque érigé en mémoire de la célèbre bataille de Barnet, dans laquelle le comte de Warwick, d'abord par Edouard IV, périt en 1471.

BARNETT (John), compositeur anglais, né à Bedford en 1802, débuta, à onze ans, comme chanteur, au théâtre de Drury-Lane. Doué d'une voix très-étendue, il se fit remarquer et passa bientôt à Covent-Garden. Mais, renonçant à la scène, il se livra exclusivement à l'étude de la musique instrumentale et prit les leçons de Ries. On doit à ce compositeur des *Messes solennelles*, deux ouvertures à grand orchestre, un volume de mélodies russes, des recueils de chansons, airs et duos italiens, etc.

BARNEVELDT, bourg de Hollande, prov. de Gueldre, à 30 kil. N.-O. d'Arnhem; 4,000 hab. Élevé importante d'abeilles.

BARNEVELDT (Jean van Olden), célèbre homme d'Etat et grand-pensionnaire de Hollande, né à Amersfoort vers 1549, mort en 1619. Après la prise d'Anvers par les Espagnols, en 1585, les Provinces-Unies, voyant qu'elles avaient tout à craindre du prince de Parme, un des plus habiles généraux de son temps, chargèrent Barneveldt de se rendre près du roi de France Henri III, et de la reine d'Angleterre Elisabeth, pour en obtenir des secours; mais quoiqu'on leur eût offert un droit de souveraineté sur le pays, ni Henri III ni Elisabeth ne crurent devoir, pour le moment, accepter cette offre. Barneveldt, de retour dans son pays, poussa le peuple à organiser des moyens de résistance, et comme il fallait un chef militaire, il fit reconnaître Maurice de Nassau comme stathouder; mais, afin que la république n'eût rien à craindre de l'ambition personnelle de celui qui devait commander ses armées, il fit décider en même temps que les pouvoirs du stathouder seraient révoqués par une décision des états généraux. Maurice de Nassau ne lui pardonna jamais cette mesure de défiance, qui blessait son orgueil et devait entraver la réalisation de ses projets. Après une guerre qui dura plusieurs années, les Espagnols, qui avaient perdu leur grand général, demandèrent à traiter. Barneveldt était disposé à le faire, à condition que les Espagnols reconnussent formellement l'existence de la république; mais Maurice, qui avait intérêt à prolonger la guerre pour affermir son autorité, employa tous ses efforts pour rendre les négociations infructueuses. Cependant, Barneveldt parvint à conclure une trêve de douze ans. Dès que cette trêve fut proclamée, Maurice de Nassau profita des dissensions religieuses qui troublaient alors le pays pour exciter contre son rival l'animosité d'une partie du peuple. La Hollande se divisait alors en deux sectes, celle des arminiens et celle des gomaristes. Barneveldt, les principaux magistrats et les classes éclairées avaient embrassé les doctrines d'Arminius, qui voulait apporter quelque adoucissement à l'austérité des principes de Calvin sur la prédestination; la masse du peuple tenait pour Gomar, qui maintenait ces principes dans toute leur rigueur. Maurice s'attacha naturellement au parti le plus populaire, non-seulement parce qu'il était opposé à celui de Barneveldt, mais encore parce qu'il lui donnait la force aveugle du nombre et de l'ignorance. Il accusa les arminiens d'être les alliés secrets de l'Espagne et voulut convoquer un synode pour les faire condamner. Barneveldt fit annuler cette convocation par les états généraux, et la guerre civile éclata de toutes parts. Mais Maurice, soutenu par la populace, ne tint aucun compte de la décision des états; le synode se réunit à Dordrecht, et les arminiens furent condamnés. Barneveldt, arrêté par les ordres du stathouder, avec trois de ses amis, fut traduit devant une commission composée de ses